

Critiques

« **Ombres chinoises** » (Editions « Voix d'encre »)

Critique publiée dans « La Nouvelle Revue Française » - Juin 2004

« **Quand le roseau /s'arrête de trembler/ la lune l'a déjà posé dans l'eau** »

« Ce poème ne figure ni dans l'œuvre d'un lettré chinois ni dans celle d'un sage zen adonné à la contemplation émerveillée du monde. On le trouve dans le dernier recueil de Jean-Pierre Gandebeuf.

Voici un livre rare où l'érudition et la sensibilité, la méditation et l'humour ne cessent de se croiser, de se faire écho pour nous offrir la vision à la fois éblouie et souriante d'un Orient extrême rêvé à travers sa littérature, son art et sa sagesse surtout, sa cuisine et son quotidien le plus infime :

En Chine, le rêve est toujours jaune. Il a la couleur de la terre.

Album d'un voyage mental dans l'Empire du milieu, rehaussé de très belles encres de Francis- Olivier Brunet et composé en ix sections qui, si je puis dire, annoncent la couleur : « *Ode à la journée de printemps* », « *Buvant seul devant le pavillon bleu* », « *Le marché aux épices* », « *Hymne au dragon couché* », « *Variations sur une rêverie d'automne* », « *Geisha de dos avec drapé* » et « *Quiétude après un bol de thé* », etc ...

Il y a d'abord, loin de tout pastiche, l'émotion contenue d'un hommage rendu à une culture visiblement aimée et pratiquée de longue date. Dans l'espace de ces courts poèmes passent les grandes ombres des sages : Tchouang Tseu ou Confucius, les silhouettes brumeuses des poètes surtout ... celles de Li Po, de

Tu Fu, de Wang Wei ... celles de Su Tung-Po, de Tao Yuan Ming et de leurs compères japonais : Bashô, Buson, Ryokan ... celles aussi des peintres, des artisans.

Ils passent, ils sont comme un parfum lointain, une légère saveur qui donne au livre sa fraîcheur et sa délicatesse...

Jean-Pierre Gandebeuf, cependant, ne se laisse pas prendre aux mirages d'une poésie dont il sait très bien qu'elle nous échappe presque totalement et que ce que nous en connaissons n'est qu'une projection de nos propres rêveries orientalistes.

D'où la présence de l'humour comme antidote qui nous tient à distance et qui, s'il nous laisse voir ou entrevoir, nous évite l'écueil de la fascination :

« Peindre un nid d'hirondelle/avec un cheveu chinois/ et replacer le ciel/ dans son contexte ».

Mais cet humour – assorti de la pointe paradoxale de certains **koans**

(« **s'endormir brusquement /avancer sa montre d'une heure /rejoindre son lit** ») – fait en même temps ressortir par contraste la tonalité douce amère d'une méditation discrète sur l'âge : « *Pour Confucius, soixante ans est « l'âge des oreilles obéissantes* ») et sur l'impermanence de toute vie humaine :

« J'avance à cloche-pied, bouchon de paille dans les oreilles. J'aimerais parler au poète Tu Fu et lui dire tout le bien que je pense du vieux mur et du lilas nouveaux qui furent les anges gardiens de mon enfance. »

Alors, soudain, au détour de tel poème, nous ne sommes plus en Orient, même si sa lumière demeure en filigrane, nous sommes partout et nulle part. Et, dans le silence et la transparence d'un instant suspendu, nous voilà seuls avec le monde entier :

**« J'en reviens/à l'éloge du subtil/le petit temple/au bas de la colline/
trois coquelicots/deux bleuets/deux cyprès/
rien de plus ».**

Jacques Ancet, écrivain, poète, traducteur
jacques.ancet.pagesperso-orange.fr

« Trafic de devises » suivi de « Pensées poussières »

(Editions « Voix d'encre »). Critique publiée dans la revue « Europe » - 2008

« Devisant ou trafiquant à mots couverts, habillant son désespoir d'un rire ventriloque, masqué de l'intérieur par pudeur, le poète se livre et se délivre. En toute liberté. Clown triste ou contemplatif ZEN, Jean-Pierre Gandebeuf, de recueil en recueil, après *Ombres chinoises*, chez le même éditeur, cultive la perplexité de vivre, égrène ses aphorismes ravageurs, ses boutades sulfureuses : « *Il avait réduit son train de mort / pour ne pas dépenser d'un coup / toutes ses souffrances* ».

L'acrobatie verbale est visuelle, pirouette sonore et trébuchante : « *Etre poète / c'est tomber de la lune / en grimant sur un tabouret* ». Les calembours à l'aigre-doux semblent couler de source mais qu'on ne s'y trompe pas, l'auteur, cultivant le détachement apparent, l'assertion nonsensique, ne se complaît pas dans la facilité, et s'il énonce sa poétique sur le mode de l'autodérision, celle-ci n'est pas sans rigueur ; on peut même la recevoir au pied de la lettre : « *Pour avancer / il faut perdre // exiger / l'obstacle de la nudité // des mots très sobres / émincés à l'extrême* ». Autre loi du genre, vœu pieux, devise quasi-pascalienne mâtinée d'une dose pataphysique : « *Tout ce qu'on doit / souhaiter au langage // caler le peu / entre deux possibles // en faire un miracle...* » Rien moins !

Humour de haute lignée, celle des Vincensini, Perros, L'Anselme, Mougin, Frédérique, Verheggen et autres énergumènes incontrôlables, philosophes au comptoir, comme pour donner le change, en temps de crise : « *Le temps // c'est de l'éternité / en petites coupures...* »

Pensées poussières n'est pas tout à fait un bréviaire, ni un traité du style, mais tout lecteur, tout auteur surtout, peut y puiser (sans rire !) un peu de sagesse : « *Autonombriéristes / utilisez / votre frein moqueur* ». Corollaire, quelques pages plus loin, sur le mode interrogatif : « *Si l'existence / précède l'essence / à quoi sert le pétrole* ». Le poète manie le sarcasme avec légèreté et causticité : « *Un homme éclairé / dites-vous // combien de watts* ». La méditation sur la condition humaine perce sous le calembour paradoxal : « *Alors qu'il déplorait / d'être si peu de chose / il fut saisi d'un violent accès de tout* ». Mais c'est dans l'autodérision que le poète excelle, jeu de mots à la clé : « *Tous les jours / je vais au charbon / avec une petite mine...* » La veine, fort heureusement, semble inépuisable !

En guise d'autoportrait, ce calcul oulipien, à géométrie variable : « *Prendre / la mesure de soi-même // multiplier l'auteur par la largeur* ».

Le livre, illustré de portraits grinçants, rehaussés à la gouache, par le peintre Francis-Olivier Brunet, est édité avec grand soin et une amicale complicité par Alain Blanc qui dirige depuis bientôt 20 ans la revue et les éditions *Voix d'encre*.

Michel Ménaché, écrivain, poète

« **J'en appelle au ptérodactyle** » (Editions La Porte)

Critique publiée dans la revue « Coup de soleil » - 2016

Jean-Pierre Gandebeuf respire l'humour en toutes saisons, non sans quelques bouffées d'angoisse existentielle. C'est bien connu, l'humour pour lui aussi est une manière de tirer sa révérence, en jetant le voile léger de la politesse du désespoir sur une réalité trop lourde à trimbaler. S'il en appelle au ptérodactyle, c'est par pudeur, manière de dire qu'on devient dinosaure en perdant ses cheveux et ses dents, puis en couvrant sa nudité d'un drapé d'écailles quand la rouille rudoie les articulations. Mais les sens restent parfaitement en éveil : « *L'administration des fleurs / dans un jardin de tolérance / où la rose côtoie la vermine // n'empêche pas le relevé des parfums.* » La vision cosmique est minimaliste mais l'essentiel éclaire le blanc de la page d'une étincelle d'encre : « *Le monde s'est formé / dans la continuité de rien // et la lumière / s'est retournée pour voir.* » Cette poésie du sauve-qui-peut ne passe pas par quatre chemins, il suffit de humer l'air du temps pour s'évader à reculons : « *Quand le chaos du monde / se déverse sous mes fenêtres / à flots continus // empressé de voler / bien que moyennement jurassique // j'en appelle au ptérodactyle...* » Vingt-trois poèmes brefs à déguster sur le pouce, jusqu'au dernier tour de langue qui tire le diable par la queue, ultime pirouette d'un au-delà entrevu derrière une étoile filante.

MÉNACHÉ

michel.menasse.pagesperso-orange.fr

« **La houle dix mille fois entre nuages et peau** »

(Éditions « La chambre d'échos »). Critique publiée dans la revue « Europe » - Juin 2006

Après « *Les rêves de bleu doivent être rangés dans un classeur à part* » chez le même éditeur, « *Ombres chinoises* » aux éditions « *Voix d'encre* » et plusieurs opuscules récemment publiés, Jean-Pierre Gandebeuf ouvre son horizon vers le grand large avec son nouveau recueil : « *la houle dix mille fois entre nuages et peau.* »

Patchwork de fruits de mer, les petits tableaux qui composent le puzzle se dégustent tous sens en éveil. Rien de clinquant, loin des clichés convenus, l'auteur nous colle les mots aux creux de l'oreille, des poèmes ciselés comme ces coquillages d'enfance déclencheurs d'imaginaire qui sont nos premiers bateaux ivres. Une pelletée de bleu, une caresse d'écume et la mer prend corps, nous prend au corps : « *des petites vagues à barbe blanche – maigre liseré - récitent la mer en entier avec une alternance de rires et de sifflets.* »

On songe parfois au bestiaire d'Apollinaire pour l'esprit, la fantaisie, sinon la forme, ici totalement imprévisible. : *« le poulpe ... se rétracte et d'un bec gluant étale son dépit d'un noir sans appel »*

Plus malicieux encore, piquant au vif, le poète jongleur d'oursins surfe sur la page : *« ce crabe débusqué avec le masque du diable/ résurgence archéologique aux yeux d'obsidienne / n'a qu'une densité anthropologique mineure. Très peu d'éthique. »*

Avec une pointe sèche/ il cloue la barbaque/ à l'extrémité de ses gréments. »

Barboteur d'infini, le poète joue d'images apparemment familières mais tellement insolites que nous vient l'eau à la bouche, le sel aussi : *« Orage au large/ à l'heure du dîner...// D'un coup/ le soleil met du beurre/ dans les épinards. »*

Les sensations immédiates s'organisent visuellement, musicalement, émoustillent les papilles : *« la mer, aux dépens des poissons de couleur, roue des épaules et jette sur la rive / un cornet de mouettes comme un semis de dragées. »*

Disciple de Georges Perros, Gandebeuf est passé maître dans l'art du *« papier collé »*. Avec son regard incisif, en vers libres ou en proses déjantées : *« tout prend sens... le clapot en sourdine, le chant acide du vent dans sa nature péremptoire, les tourterelles mangeuses d'onomatopées dont on ne retient pas le message et qui s'en vont tremper leurs ailes dans la houle drapée de soie mauve. »*

Fouillant « le ventre des calanques où dorment les galets, le poète à l'humour tendre affûte sa verve, épice, l'œil coquin, son lyrisme décalé : *« le vent est si prompt/ qu'on dirait une main baladeuse. »*

Au risque de déflorer le plaisir du futur lecteur, on voudrait citer poème après poème, tant le ressac de la parole en mouvement libre nous entraîne vers le fond *« des poèmes jardinés sans relâche/ capables d'aller pieds nus/ dans l'océan. »*

Ludique, Jean-Pierre Gandebeuf est aussi, grave dans le propos, parfois avec une pointe de tristesse ou de fureur. Derrière l'apparente légèreté d'une métaphore accusatrice, l'auteur témoigne des ravages à répétition, lâchement irresponsables, des dégazages nocturnes : *« la nuit/ l'âme des remorqueurs se mesure à l'aune/des oiseaux mazoutés. »*

La vigueur des images elle aussi se mesure à la justesse de l'oxymore comme à la virulence tranquille du jet d'encre : *« Je prends la mer au collet/dentellière aux bonds de tigresse... // Son étrave ruisselante d'argent est consignée dans ma mémoire depuis tant d'années que je pourrais préfacer son naufrage. »*

La mer sur un plateau pour gourmets du rythme et de la prosodie.

Après René Char, mais avec une fantaisie franche, jubilatoire, Jean-Pierre Gandebeuf cultive à sa façon la parole en archipel...

MENACHE

« *Gandebeuf, drôle d'oiseau...* »

« Jean-Pierre Gandebeuf est un récidiviste du bout de récit plus ou moins non rimé. Impossible de compter ses attentats à la pudeur poétique. Cette fois, armé de son stylo automatique à répétition, il s'attaque aux oiseaux dans un opuscule crépusculaire qui paraît aux environs du solstice d'hiver : période des cadeaux. Jean-Pierre Gandebeuf « Le dernier oiseau du solstice » est un inlassable et inclassable producteur et dans la jungle de l'édition poétique, il fait partie des rares élus qui parviennent à réussir à nous étonner encore et toujours en sortant des colombes de son huit reflets.

« *J'ai acté une fois pour toutes qu'il valait mieux vivre en contemplatif qu'en discoureur de grande misère et qu'un chant d'oiseau sculpté dans la lumière était prodigieusement élégant* », peut-on lire dans ce nouveau livre. La on ne sait plus combienième de ses publications. »

Franz Narbah, Rictus Info, site culturel régional (14/12/2016)

« Portraits crachés » (Editions « Voix d'encre »)

Critique publiée dans la revue Europe (Septembre-Octobre 2018)

Le nom de Chagall ouvre et clôt ce recueil qui invite le lecteur à un drôle de tour du monde et le plonge d'emblée dans la « *blancheur des pistes élégiaques* ».

Quel meilleur guide en effet que le peintre de Vitebsk dont l'œuvre est peuplée de figures emblématiques, « *médiatrices de son message universel* » (Ambre Gauthier), pour entreprendre un périple plutôt houleux entre les steppes de Barbizon et les plages de Big Sur, les forêts du Maine et les roseraies de Chiraz ?

Foisonnant Panthéon sur roulettes que celui de Jean-Pierre Gandebeuf ! Et les grands qui viennent y danser un sabbat de tous les diables tirent, sous la plume acérée de notre portraitiste, des mines de garnements habitués à tomber « *dans l'Etant/sans vraiment (se) faire mal* ».

Parménide en rougit de confusion (ou de plaisir). Au repêchage, ils sont soixante-quinze – je les ai comptés – du même acabit non académique, peintres, écrivains, poètes, musiciens et leurs muses, tous « *portraits crachés* » surgis « *dans l'indicible traversée de soi* » d'un Gandebeuf attentif à leur rendre un discret mais virevoltant hommage.

Je pioche au hasard des pages.

Valery Larbaud, le « *rentier cosmopolite/ (qui) renvoie Colomb aux soutes de sa caravelle* » ; Courteline et son « *idiomètre/chargé de mesurer la stupidité des clients* » de l'Auberge du Clou ; Rimbaud, dormant « *en chien de fusil/ très loin de Charleville/ à Harar ...* » ; ou encore l'ermite Daruma « *qui médita neuf ans/ devant un mur/sans même apercevoir/l'ombre de sa barbe* ».

Figures réduites ici au rôle de figurants : Vialatte, Zadkine, Gogol, Montale, Bourdelle, Montaigne, Li Po et consorts auxquels Gandebeuf redonne vie et fantaisie à coups de distiques et de tercets, si propices à la tournure aphoristique, la seule ouverte tard la nuit sur « *les énigmes intraduisibles du monde* ».

Parmi elles, la plus sibylline, celle qu'essaie de déchiffrer Bella scrutant « *le Marc au fond du verre de Chagall.* »

Jean-Louis JACQUIER-ROUX, écrivain, poète

« *Le visage regardé sauve son âme* »

(Editions La Boucherie littéraire, collection *La feuille et le fusil*)

Novembre 2018

Quand la poésie est confiée aux bons soins du boucher, on salive déjà, surtout si l'auteur se nomme Gandebeuf (attention à l'orthographe ! -Le patronyme ici est hors jeu...) car il appartient à cette lignée des humoristes tourmentés, pudiques en diable, qui tirent sur tout ce qui gonfle le jabot, fait la roue ou le rond-de-jambe, parmi la gent littéraire : « les poèmes vivent mieux sans action d'éclat. ». Cependant le poète manie aussi le fusil à distiques quand il sort de ses gonds. Ses aînés se nomment Georges Perros, Jean L'Anselme ou encore André Frédérique et il n'est pas besoin de lui délivrer un triple test de paternité patenté pour en juger. Aphorismes et adages à nous retourner les sens s'égrènent par touches d'humour, métissées de mélancolie, alliant d'une encre aigre-douce le calembour à la contrepèterie. Mais il serait très réducteur de n'y voir que jeux de mots et fulgurances polysémiques. La gravité perce sous la facétie : « Découvrir / avec une certaine tristesse // l'envers de notre curriculum vitae // nous donne un bon mois d'avance / sur le vertige ». Son dernier recueil, *Le visage regardé sauve son âme* est composé en quatre parties aux titres insolites : *Pour mettre le feu à mon galetas*, *On ne sale pas les violettes*, *Dans la maison de Perrault* et *En accord avec l'averse*. Parfum de dadaïsme, qui se passe de label...

Dès le premier mouvement, l'auteur aiguisé sa lame satirique, tranche dans le lourd : « Il y a des textes dont on se dit qu'ils méritent un accompagnement palliatif et qu'on ira les lire dans les fjords des îles Féroé en bénissant les sternes. » Grand voyageur, il ne manque pas une occasion de conjuguer la lecture et l'évasion planétaire ou parfois, en maraude, à travers les mythes : « N'en déplaise au vieux Dante // je demande à voir / la maquette de l'enfer // avant de prendre les billets. » La concision du poète produit souvent les images les plus insolites ou les plus expressives : « je suis un manuscrit / directement cueilli sur l'arbre. » Sans exclure, en esthète chevronné, un brin léger de trivialité : « Quand je vois une femme / je vise les yeux // et j'apprécie les contours. » Saturnien à ses heures, l'élégance légère, le poète d'aujourd'hui s'invite à la table de Verlaine : « Il arrive que la mélancolie se fraye un chemin jusqu'au bar. » Ou avec rudesse, il lance un défi métaphysique, d'autodérision absolue : « J'écris contre la mort / et parfois // je lui botte les fesses. »

Il faut saluer enfin le beau travail de l'éditeur qui établit une complicité joyeuse avec l'auteur en filant la métaphore du boucher éditeur qui choisit avec soin les papiers d'emballage d'une poésie saignante à la découpe. L'art de savoir trancher : « Il y a des poèmes / qui figurent sur la liste / des espèces menacées // d'autres restent constants / et riches en oligo-éléments. »

Michel MÉNACHÉ